

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville . . . \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA.

ABONNEMENT Un An en Ville . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 139

OTTAWA, SAMEDI 11 JUILLET 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LETTRE DE FRANCE

LA RANÇON DES CADAVRES

Il me semble que l'on n'a pas accordé toute l'attention voulue à cette admirable histoire de l'enlèvement du cadavre de Barnum. J'ai trouvé la presse froide. E' pourtant quel beau yanisme! Pour moi, je vous l'avoue, l'aventure me passionne. D'ailleurs, puisque vous les vents du progrès nous soufflent d'Amérique, il convient de nous placer, et de nous bien placer dans le courant d'air. Vivons déjà comme vivront nos fils, et n'oublions pas que neuf ans seulement nous séparent de l'avenir.

Ce n'est pas que cet enlèvement d'un mort fameux soit nouveau dans la patrie modèle que tout propose à notre imitation. On l'y a pratiqué plusieurs fois, à grand tremolo de publicité, notamment pour les restes mortels de feu Stewart de New York, si bien vous vous en souvenez. L'excellent Stewart de New York, que l'on a vu peu connu au temps légendaire où, le million à six coups à la main, il ravageait et vidait les ateliers de nos maîtres parisiens, et qui payait cent vingt mille francs des œuvres valant cent vingt sous, sans le cadre, l'excellent Stewart, dis-je, était assurément une vraie gloire américaine.

Le génie de la race se mirait en cet homme qui, parti colporteur de son village, en était arrivé (rien qu'en lisant la Bible peut-être) à créer dans la capitale des Etats Unis l'un de ces "Au bonheur des Dames", comme dit Zoia, auprès duquel nos "Bon Marché" et nos "Louvre" semblent de vagues échantillons de portecochère. Stewart, de New York, était imbécilement riche. Le moins qu'il pouvait (selon l'Evangile) offrir à un pauvre, c'est dix mille francs, et à un peintre, cent vingt mille (selon la côte). Il ne pouvait plus passer rue Laffitte sans être saisi de pitié pour le malheureux baron qui y végète, et les jours d'emprunt public il pleurait toute la journée sur la misère de la France.

Certes! que le brave colporteur ne fit pas le plus noble usage de son épouvantable fortune, voilà ce que vous ne me feriez pas dire. Il eut chez lui de tout ce que l'instinct produit. Mais par un oubli inconcevable de la part d'un cerveau si pratique, il négigea d'assurer son cadavre... Or, là bas, dans la patrie exotique, aux grandes cités aventureuses, ne pas assurer son cadavre, c'est être certain de ne jamais reposer en paix sous le gazou de la terre natale. A peine gît-on, que des spéculateurs habiles vous exhument, puis vous emportent, puis vous cachent, et, tablant sur la pitié des familles, vont tendre le casque à vos héritiers en pleurs.

C'est tant, disaient, pour que le cher décedé soit, par nos soins, réintégré dans sa demeure dernière, soit dans son tombeau magnifique où votre douleur est inscrite. La dépouille du pauvre Stewart fut ainsi marchandée six mois par les hardis spéculateurs qui la détenaient en lieu sûr. Car c'est surtout et précisément chez nos maîtres en civilisation avancée que les affaires sont les affaires, et l'Amérique est le pays de l'initiative individuelle. Comme elle est aussi celle des grands prix, la rançon du mort, honnêtement proportionnée à sa gloire et à l'héritage qu'il laissait atteignant à des chiffres vertigineux et dignes de l'opération.

l'initiative américaine. Tant valait le vivant, tant vaut le mort. Et voilà une nouvelle industrie qui se fonde. Elle doit être déjà égayée sur une société sérieuse et à fort capital. Prenez des actions, s'il en reste! Le cadavre n'en tient pour cent. Point de mise de fonds, ou à peine: une pelle, une pioche et une cave, tout le monde a cela en Amérique.

A la place de M. Vanderbilt ou de M. Mackay, pour ne parler que de ceux qui ne méprisent pas trop le vieux monde, ni son vieux jeu, je ne serais pas tranquille sur le sort de ma guenille terrestre. Ils doivent être visés par la Société Coopérative. Là est le châtimement peut-être de cette surabondance de biens, qui leur permet de ne pas se servir deux fois du même cadavre, et même d'en avoir cent mille d'avance.

Qu'ils y songent! L'art de l'exhumation les menace, et ils n'y échappent même pas par la crémation, car les urnes s'enlèvent encore plus aisément que les squelettes, et elles tiennent moins de place dans la cave. Je leur conseille de s'assurer. On doit pouvoir s'assurer, en Amérique, contre de pareilles éventualités, car si on ne peut pas s'assurer contre de telles éventualités, en Amérique, qu'est-ce que l'Amérique?

Encore est-il permis d'espérer que, comme le digne Stewart et l'aimable Barnum, ces modestes millionnaires s'en tirent encore à bon compte, assurés ou non, d'une façon ou de l'autre. Mais je ne songe pas sans frémir à la somme que les spéculateurs hardis doivent se promettre l'ores et déjà d'extraire au prodigieux cadavre d'un Jay Gould! Ce Jay Gould, lui, vaut, vif, deux milliards! Defunt, combien rapporterait-il à la Société des Exhumations du Nouveau Monde? Trouverait-il même à s'assurer, le malheureux? Deux milliards, vous lisez bien. Encore les avait-il des l'an dernier, et au train dont vont les choses dans le pays de l'initiative, il a peut-être trois cette année. Quel riche cadavre il fera, ce Jay Gould! Prenez des actions, s'il en reste.

Et Edison? L'imagination n'arrive pas à se représenter ce que le repos éternel d'Edison peut coûter à l'Amérique. Avec lui, c'est d'un grand homme qu'il retourne, et à aucun prix elle ne laissera alotter de cave en cave les restes vénérables de son plus illustre citoyen. Mais cependant si on les lui vole? Ils sont rudement forts, les hardis spéculateurs, et vous voyez que la police ne prévaut pas contre eux. Oui, si Edison est un jour déterré et ramené à combien cette gloire nationale reviendra-t-elle à la grande nation patrie qui ne met pas de sentiment dans les affaires, préconise ia loi de Lynch, justifie le filirage et tranche du revolver toutes les questions un peu compliquées de la morale? J'imagine qu'elle sera forcée de lever une armée pour réduire les spéculaturs hardis et d'ouvrir une son-cription publique pour les désintéresser. Ils ne lâcheront pas le cadavre sans se retirer des affaires aussi riches, chacun que Jay Gould. Ils sont Américains, eux aussi, et ils ne sont pas imbus de cet esprit de routine du vieux monde qui arrête l'exploitation de l'homme à son décès et lui laisse le repos perdu du néant inutile.

Ab! que je l'aime, l'Amérique! Il paraît qu'il y a une mode pour les poisons. La statistique nous apprend que la vogue de l'arsenic a considérablement baissé. Les décoctions d'allumettes chinoises, par contre, sont en faveur. Le vert de gris a eu son heure de succès; mais, un docteur s'étant imaginé d'en avaler chaque jour dans son potage, pour prouver que c'était un piètre poison, les empoisonnés n'en perdent plus guère leur temps à administrer pareil douceur à leur patient; car, alors, celui qui fait un nez, ce n'est pas le jeune homme empoisonné.

Le sort des Italiens

Le COURRIER DES ETATS-UNIS reçoit d'un de ses lecteurs la lettre suivante:

Nouvelle-Orléans, 5 juillet 1891. M. le rédacteur, vos lecteurs de la Louisiane n'ont pas été médiocrement surpris des commentaires variés que continue à faire, sur le drame de la Nouvelle-Orléans, M. Corté, consul d'Italie dans cette ville, rapolé, à la suite de cet événement, par le gouvernement de la métropole.

On remarque, dans le nouveau récit du consul, des détails inédits qu'il réservait pour ses compatriotes à son retour dans son pays, pensant, non sans raison, que, publiés ici, ils se seraient heurtés à des légions d'incrédulités et de contradictoires indignés.

Inutile, n'est-ce pas? de rééditer les circonstances, si universellement connues qui ont entouré l'exécution sommaire des assassins présumés du chef de police. Les faits sont familiers à tout le monde; l'opinion publique, en Europe comme en Amérique, a été éclairée par la presse; il y a chose jugée. Seulement, en ce qui a trait au caractère général de la population néo-orléanaise, M. Corté formule une opinion qui la fait paraître sous un jour absolument faux.

C'est là une inexactitude grave à relever; il m'a paru que cette tâche incombait à un membre de la colonie européenne, à un étranger résidant depuis de longues années en Louisiane et n'ayant, de même que ses nationaux, trouvé dans ces milieux sympathiques que la plus cordiale hospitalité.

Pour M. Corté, au dire d'un journal de Rome c'est les événements de la Nouvelle-Orléans sont la conséquence de la haine vivace qu'une certaine classe de la population américaine nourrit pour tous les étrangers, sans distinction de nationalité. Les *Know-nothing* poursuivent de cette haine tous les Européens.

C'est faire œuvre humanitaire, ajoute le consul que de signaler dans la presse européenne les dispositions haineuses et les agissements coupables auxquels ils se laissent entraîner... Mais n'y a-t-il pas, avant tout, une œuvre de justice qui s'impose: celle de dire les choses comme elles sont? Tout étranger paisible et respectueux des lois jouit ici, aussi bien qu'à Rome, d'une sécurité égale à celle des nauts du pays. Ni la législation ni le sentiment public n'établissent, entre résidents d'origines différentes, l'ombre d'une distinction. La protection, il est vrai, ne s'étend pas jusqu'aux malfaiteurs ou fessés italiens. Ici, comme partout, on exige de tout le monde une conduite honorable; mais ceux qui ne méritent point trouvent insuffisantes les sympathies louisianaises.

école de langue italienne subventionnée par leur gouvernement, une église, une ou deux compagnies de milice, plusieurs sociétés de secours mutuels et de bienfaisance, toute une organisation nationale, en un mot, qui groupe la colonie et la rattache à la métropole.

L'intolérance et l'hostilité américaines ne vous semblent-elles pas peu gênantes et bien débonnaires? Où découvrir-t-on vestige de la haine des *Know-nothing* louisianais? Peut-être, après tout, M. le consul, s'inspirant d'une pensée patriotique, cherche-t-il à retenir sous le toit paternel les émigrants italiens qui s'en échappent par tous les transatlantiques et qui, en dépit de ses alarmantes révélations, s'obstinent à venir peupler les rives du Mississippi. La supposition n'est pas absurde, et le procédé serait assez... diplomatique.

Mais, est-il nécessaire, je dis plus, est-il généreux, pour atteindre ce but, de mettre au ban des nations une ville de deux cent soixante mille âmes? Agréez, M. le rédacteur, l'expression de mes sentiments distingués. VÉRITÉS.

SERVICE SOLENNEL POUR Mgr LABELLE A PARIS

Le souvein du célèbre curé canadien est toujours vivant et aimé à Paris et en France. L'imposante cérémonie célébrée le mercredi, 17 juin, à St Clotilde, a permis à ses nombreux admirateurs et amis de montrer combien ils sont attachés à cette grande mémoire.

Monsieur le comte Mercier, premier ministre de la province de Québec, le vrai chef des Canadiens-français, ami et chef de cabinet du ministère dont Mgr Labelle était un des membres les plus remarquables, a été bien inspiré en offrant à ses compatriotes de la mère patrie une si touchante occasion d'honorer la mémoire de leur illustre frère de la Nouvelle-France. Aussi, la vaste nef était si trop étroite pour contenir l'assistance d'élite qui s'était rendue à son ap-iff.

La messe a été célébrée par M. l'abbé Gosselin, professeur de l'université Laval à Québec. MM. les abbés Leclerc et Hudon, des diocèses de Montréal et de Chicoutimi, remplissaient les fonctions de diacres et de sous diacres.

Dans le sanctuaire, Mgr Lagrange, évêque de Chartres, Mgr Soulé, primicier de l'insigne chapitre de Saint Denis, ancien évêque de l'île de la Réunion, le révérend Père Abbé de la Trappe de Bellefontaine, M. l'abbé Salmon, curé d'une paroisse de Montréal, et M. l'abbé Bisson, du clergé de l'Honorable E'lyau à Paris, ancien directeur du collège Saint Louis, au Nouveau Brunswick.

M. l'abbé Lacroix, du clergé de Paris, docteur ès lettres, historien de Richelieu et chanoine honoraire de Monaco a prononcé une magnifique oraison funèbre du défunt. L'orateur a su retracer le portrait et l'œuvre de monseigneur Labelle, la foi profonde du prêtre, unie au coup d'œil supérieur de l'homme public; le modeste pasteur de Saint Jérôme, transformant son immense paroisse, l'entourant de nombreuses colonies et défrichant les vastes forêts du Canada français; méritant en un mot le surnom que lui donnait son peuple: le Roi du Nord. Puis il a fait revivre devant son auditoire ému, l'homme privé, le "bon colosse" gardant jusque sur le lit de mort, l'amour délicat et si admirablement simple de sa "vieille maman." Il a terminé en dessinant par avance les proportions grandioses que prendra bientôt dans la légende, où elle était, comme on l'a dit, entrée de son vivant, cette figure au puissant relief du coré Labelle.

GUILLAUME II A LONDRES. LONDRES, 10 juillet.—A sept heures ce matin, l'empereur d'Allemagne partait à cheval, du palais de Buckingham et allait faire une promenade dans Hyde Park. A huit heures, il fit la revue des volontaires Westminister, qui défilèrent devant lui, dans le parc du palais, puis après un léger déjeuner, il se rendit à l'exposition de la marine, où les modèles de canons et de vaisseaux de guerre nouveaux l'intéressèrent beaucoup.

De retour au palais de Buckingham, le souverain allemand se retira dans son appartement et aidé de ses secrétaires, il l'occupa de la dépêche de plusieurs questions se rapportant à son royaume.

A midi, la voiture royale sortit de l'avenue du palais. Elle était tirée par huit chevaux montés par des ostillons et conduits par des cocher.

Les "Life Guards" et les constablaes à cheval bordaient la route. Des que l'empereur fut sorti du palais, les cloches de la métropole se mirent en branle et sonnèrent à toute volée.

Le prince de Galles. LONDRES, 10 juillet.—On a remarqué aujourd'hui, que le prince de Galles, qui accompagnait l'empereur Guillaume, n'avait pas été accueilli avec enthousiasme par la foule tandis que le duc de Connaught avait été l'objet d'une véritable ovation.

Manque Forces LE FER BRAVAIS CHLOROSE ANÉMIE DÉBILITÉ ÉPUISÉMENT

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche

AMURLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE, ETC. CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. ORS

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QUE LLE VEND

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER 159 Rue Bank

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures "Canada Flat" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines 234 rue Wellington.

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite.

O'Reilly & Heney Bloc Russell, Rue Sparks.

JONG D'OR SOLIDE 35c. Pour un Jonc valant 52c.

W. BAKER & Co's Breakfast Cocoa

Pas de Chimiques

seul employé en sa préparation. Il est plus que trois fois plus épais que le cacao mélangé avec du Farine de l'arrow-root, ou du sucre; c'est aussi plus économique, coûtant moins qu'en son le cacao. Il est délicieux, nourrissant, et fortifiant. FACILE A DIGERER, surtout admirable pour les malades que pour ceux qui jouissent d'une bonne santé.

Percheron Horses.

ISLAND HOME Stock Farm, Crossed He, Wayne Co., Mich. AVAGE & FARMUM, FARMINGTON.

Advertisement for 'Le Nouveau' medicine, listing various ailments like rheumatism, neuralgia, and other pains, and mentioning 'C'est gratuit'.

MILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE